

Entretien avec Samara Hersch par Maria Rößler / mai 2020

Maria Rößler : Il y a une année, tu présentais une première version de *Body of Knowledge* à Amsterdam. Ce projet s'inscrit cependant dans un processus plus long et se fonde sur une recherche artistique en cours dont je voudrais m'entretenir avec toi. Quand ce projet a-t-il débuté et qu'est-ce qui l'a motivé ?

Samara Hersch : C'est difficile de dire à quel moment un projet commence... Parmi les points de départ, il y a mon audition pour le programme de Master du DAS Theatre, à Amsterdam en 2017, pour laquelle il m'a fallu créer en vitesse une performance, en m'inspirant d'un souvenir marquant de mon adolescence. Je me suis souvenue qu'un samedi soir, lorsque j'avais 14 ans, j'étais secrètement au téléphone avec des garçons qui avaient deux ou trois ans de plus que moi. Ils m'expliquaient ce qu'était une « pipe » et je me souviens avoir été choquée ! En grandissant, je me suis souvenue de cette expérience et j'ai réfléchi aux façons dont sont transmises les connaissances relatives au corps et à quel point elles sont liées à un sentiment de honte.

Pour ma part, j'ai grandi dans une communauté juive très conservatrice à Sydney. L'éducation sexuelle y était discrète et limitée, fondée sur des idées hétéro-normatives de procréation qui avantageaient les hommes et exigeaient de la déférence de la part des femmes. Je n'ai rien su du plaisir féminin jusqu'à mes 20 ans passés ! Pour l'audition, j'ai donc décidé de faire une liste de toutes les questions que mon Moi de 14 ans aurait pu avoir, j'ai installé un téléphone dans la salle où se trouvait le public et je l'ai appelé jusqu'à ce que quelqu'un réponde... Je me souviens de l'excitation que j'ai ressentie après que la performance soit terminée. Il s'était passé quelque chose dans la salle et j'ai voulu comprendre ce que c'était.

Parmi les autres points de départ, je citerais un projet que j'ai créé en 2015 à Melbourne, *Sex and Death*, avec des acteurs de plus de 70 ans. Il s'agit d'une performance en tête-à-tête qui proposait à un public jeune de dialoguer avec des gens plus vieux, plus sages et provocateurs, venant de toute l'Australie, afin de les amener à démystifier leurs a priori sur l'âge, le sexe et la mort, et à s'interroger sur la représentation du corps âgé. Il s'agissait d'un projet précurseur, dans le sens où il a nourri mon intérêt pour le discours intergénérationnel. Il m'a révélé le potentiel du dialogue en tant que performance et de la performance en tant que dialogue.

Autre point de départ encore : un projet que j'ai réalisé en 2017 avec l'artiste Lara Thoms et sept enfants de Melbourne, *We All Know What's Happening*. Nous avons réalisé cette œuvre en réponse directe à la politique australienne de détention inhumaine de réfugiés dans des centres offshore. Le projet a commencé comme une tentative d'engager une conversation impossible entre les enfants des réfugiés enfermés sur l'île de Nauru et des enfants australiens du même âge.

Pour moi, au final, le projet abordait des questions d'éloignement, de distance. Comment rendre présent ceux qui sont absents ?

MR : *Body of Knowledge* est une œuvre qui se construit en collaboration avec un groupe d'adolescent-e-s de pays divers entre l'Australie et l'Europe. Ils participent à la performance à distance, depuis chez eux, en appelant en direct un public d'adultes dans un théâtre. Comment rencontres-tu ces adolescent-e-s ? Y a-t-il un processus de casting ? Comment travaillez-vous ensemble pour préparer la performance ?

SH : Ma passion en tant qu'artiste et en tant que personne, c'est de dialoguer avec des gens qui m'inspirent, qui me poussent à réfléchir différemment et à découvrir de nouveaux points de vue. À mes yeux, *Body of Knowledge* est un dialogue en constante évolution. Chaque itération invite davantage d'adolescent-e-s de différents pays à rejoindre une équipe internationale. Au fur et à mesure que les adolescent-e-s grandissent, certains arrêtent et d'autres s'ajoutent. C'est très fluide.

En termes de casting, nos partenaires ou les festivals font la plupart du temps une annonce aux adolescent-e-s de la région qui inclut la question : « *Y aurait-il des choses que vous aimeriez demander à des personnes plus âgées que vous n'avez jamais rencontrées ?* » Les adolescent-e-s répondent avec des questions intéressantes ou urgentes à leurs yeux, qui vont de la politique à la famille en passant par les relations, la sexualité ou l'environnement... Tout est permis. Ces questions servent ensuite de point de départ pour un atelier qui comprend des exercices individuels et collectifs, pendant lesquels les adolescent-e-s peuvent s'essayer à articuler et à partager leurs questionnements et leurs préoccupations.

MR : J'imagine que ce n'est pas évident. En général, l'information que les plus jeunes reçoivent vient du monde adulte, des parents, des enseignant-e-s et des médias. Dans la vie de tous les jours, les hiérarchies du savoir sont assez établies. Il est communément admis que les générations plus âgées enseignent, conseillent et transmettent aux plus jeunes leur savoir qui se fonde sur une plus grande expérience de vie et sur ce que les adultes considèrent comme important. Avant les récentes grèves pour le climat et les événements *Fridays for Future*, les voix des jeunes étaient la plupart du temps absentes du débat public. La subjectivité et la perception des jeunes peinent à s'exprimer concrètement en société hors des écoles, des zones de jeu et des espaces virtuels. Je pense qu'une des qualités de ce projet est d'activer le théâtre en tant que cadre de communication interférant avec la notion de pouvoir et l'ambivalence des relations entre adolescent-e-s et adultes.

SH : Oui, je pense que les adolescent-e-s offrent des perspectives uniques, pertinentes pour notre société. Elles ont un potentiel politique. Certain-e-s des jeunes que

je rencontre s'identifient à des militant-e-s. Certains posent des questions relatives à la crise climatique, ils/elles demandent directement à des adultes comment garder espoir à une époque marquée par la peur et l'incertitude. D'autres expriment des préoccupations plus personnelles concernant l'importance du consentement et demandent aux adultes de leur parler de la façon dont ils/elles ont appris à fixer des limites. Le processus en atelier vise également à renforcer la confiance des interprètes adolescent-e-s et de les aider à trouver des façons d'engager et de développer le dialogue sur ce qui leur importe personnellement. Ils/elles apprennent à développer un sentiment de confiance, d'intimité avec le public et à affiner leur capacité de discernement. Ils/elles réalisent que les adultes ne savent pas tout et qu'eux aussi ont des questions qui restent sans réponse. Pendant le dialogue, le transfert de connaissances entre les adultes et les adolescent-e-s s'inverse et devient multidirectionnel. Il y a de la place pour la vulnérabilité.

MR: En effet, mais cela peut être difficile à admettre parfois. *Body of Knowledge* nous révèle aussi ce qu'on ne sait pas, ce qu'on peut ressentir quand on n'est pas un-e expert-e, comment ce que l'on croit savoir ne correspond pas toujours à la réalité. C'est un défi mais c'est aussi réjouissant. Une des leçons que j'ai apprises avec *Body of Knowledge*, c'est qu'il est important de créer un environnement qui permet de poser des questions. En 2019, pour la création et la production de *Body of Knowledge*, tu t'es rendue et tu as travaillé dans plusieurs endroits dans le cadre d'une série de résidences artistiques. Quelle influence cette expérience a-t-elle eue sur ton travail ?

SH: J'ai eu la chance de bénéficier du soutien d'un réseau de partenaires dans le cadre d'un projet de coopération de l'Union européenne, qui nous a permis, à mon équipe et à moi-même, de développer notre projet dans quatre lieux différents en Belgique, en Italie, en Hongrie et en Autriche. Là, on a travaillé sur la scénographie et l'expérience du public – qui transforme l'espace théâtral pendant la performance – ainsi que sur le changement relationnel qui s'opère entre les partenaires de dialogues. Ces résidences nous ont également permis d'établir un modèle d'atelier et d'impliquer les jeunes de la région, dont certains sont encore avec nous. Nous avons commencé à travailler dans d'autres langues que l'anglais, avec des traducteurs locaux. Pendant ce temps, nous avons continué de développer la dramaturgie de la performance en faisant des essais suivis de sessions de *feedback*.

Un des avantages importants de ces résidences dans le contexte de ce projet, c'est qu'elles nous ont permis de mettre en lumière des expériences adolescentes différentes, en Europe et à l'international. Elles révélaient tout particulièrement des attitudes différentes envers la sexualité et l'éducation sexuelle, l'indépendance et les notions de liberté, de pouvoir et de privilège.

J'aimerais ajouter que ce projet a été réalisé en dialogue avec une incroyable équipe internationale (scénographes, technologues créatifs, dramaturges, mentors, conseillers...), au fil d'essais, devant un public généreux. Chaque nouvelle prestation publique est une rencontre importante qui ajoute à la circulation infinie de connaissances, de perspectives, d'anecdotes et d'expériences de vie. Après tout, ces dialogues sont vrais et nous transforment tou-te-s.

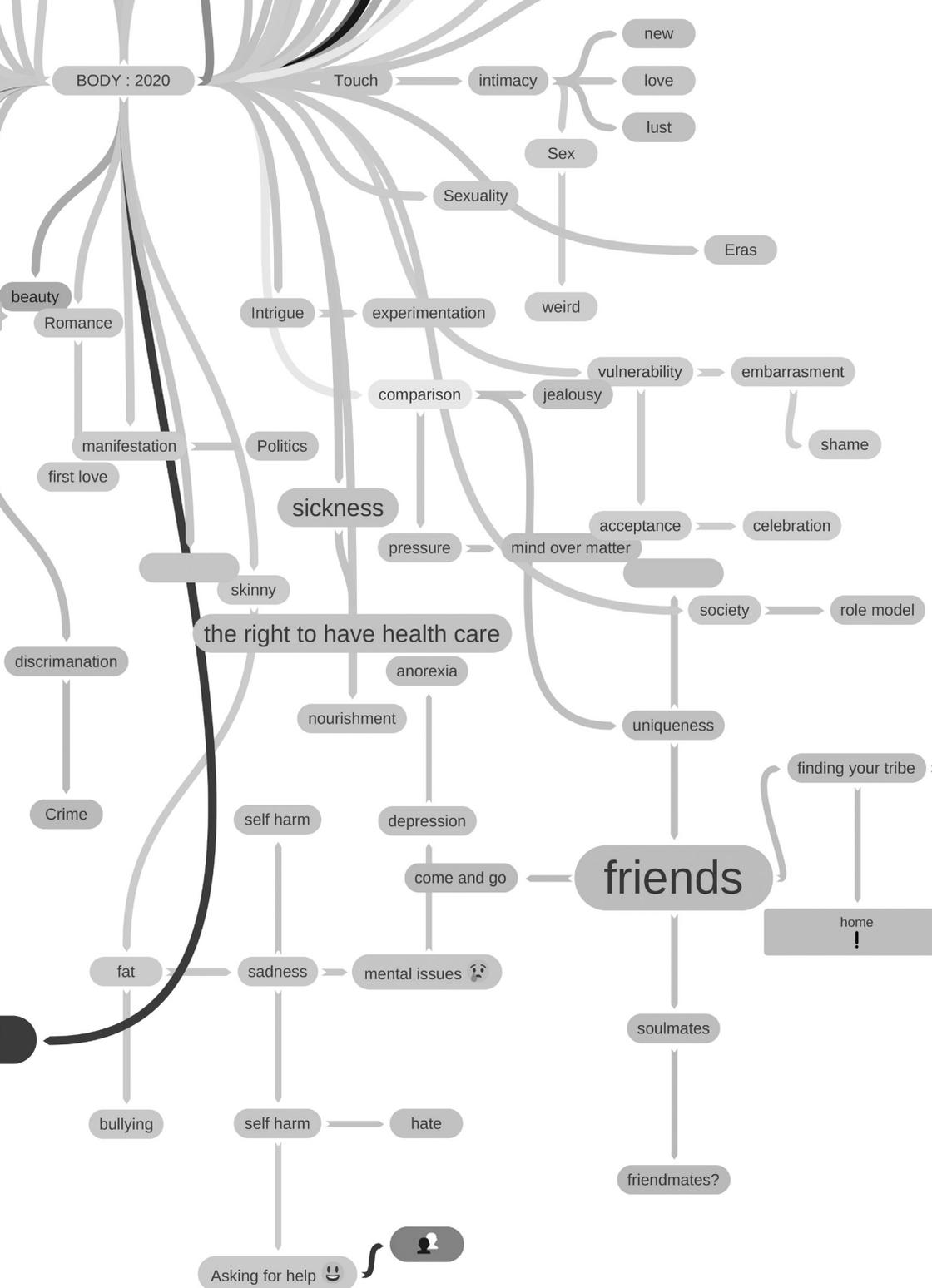
MR: Nos conversations nous transforment nous, ainsi que notre façon de voir le monde. La performance en direct crée des connexions entre les gens et les différentes réalités. Certains pensent qu'elle génère une communauté éphémère d'esprits et de corps vivants. Tu décris ton travail comme étant à l'intersection des arts de la scène contemporains et de l'engagement communautaire. Quel rôle la collectivité et la communauté jouent-elles dans *Body of Knowledge* ?

SH: Quand les membres du public arrivent au théâtre, ils sont en général plutôt réservés, voire un peu nerveux, au vu du cadre particulièrement transparent, où tout le monde est visible; les gens se font face dans un cercle éclairé. Il y a souvent un moment d'attente et de silence embarrassé. Au fil de la performance, cependant, les adolescent-e-s amènent le groupe d'adultes à s'adoucir, à s'ouvrir, à partager leurs souvenirs et leurs faiblesses. À la fin, après que les adolescent-e-s ont raccroché le téléphone, les membres du public se surprennent à rester pour continuer leurs conversations entre eux. C'est là que se situe la vraie magie de la performance à mes yeux et c'est ce qui confirme son potentiel transformatif.

Hormis cela, ce qui m'enthousiasme le plus dans ce projet, c'est le réseau croissant d'adolescent-e-s du monde entier qui continuent à contribuer à *Body of Knowledge*. À chaque nouvelle itération, nous réinvitons les interprètes de différents endroits à rejoindre la performance. La possibilité d'imaginer l'élaboration d'une communauté transnationale à travers la performance me motive véritablement, surtout à une époque où les discours nationalistes et les restrictions liées aux frontières nationales se renforcent.

MR: Cette année, la pandémie du Covid-19 et le principe de distanciation sociale ont suscité des sentiments partagés d'isolement, de désynchronisation et de paralysie. Les mesures prises pour contrer la pandémie ont eu des conséquences drastiques pour les communautés, les pratiques culturelles et le travail des artistes interprètes en particulier. Comment envisages-tu *Body of Knowledge* à la lumière des récents événements ?

SH: La première officielle de *Body of Knowledge* en Europe a eu lieu en février 2020. En mars, j'étais censée me rendre à Singapour pour y travailler avec une compagnie de théâtre afin d'impliquer des adolescent-e-s de la ville. Cependant, la pandémie de Covid-19 s'intensifiant, je n'ai pas pu entreprendre ce voyage. À la place, on a commencé à développer une version en ligne de l'atelier afin de continuer à établir un dialogue avec les jeunes. Cela nous paraît plus important encore aujourd'hui, à l'heure où il nous faut combler les distances et trouver des façons de maintenir le dialogue. Nous devons rester connectés, à la fois intellectuellement et émotionnellement, et continuer à aborder des questions épineuses concernant notre présent et notre futur. Pendant le confinement, alors que les écoles étaient fermées et que les adolescent-e-s ne pouvaient pas sortir voir leurs ami-e-s, j'ai commencé à faire des réunions hebdomadaires avec une partie des jeunes par vidéoconférence afin de rester connectés, d'échanger et de prendre de leurs nouvelles. Ce type d'engagement véritable est extrêmement important à mes yeux. Une fois qu'on a créé des liens de confiance, ceux-ci deviennent intrinsèques à toute approche attentionnée et communautaire.



On était récemment censé présenter le projet dans le cadre d'un festival à Berne. Or, il nous fallait respecter les pratiques de distanciation sociale, le fait que les frontières étaient fermées rendait tout déplacement international impossible. On a alors créé une déclinaison du projet, qu'on a appelé *For the Time Being*, en soulignant *Being* (être). On est toujours là, présent-e-s, ensemble sur la même planète face à un avenir incertain. Au travers d'un atelier en ligne, des adolescent-e-s du monde entier ont enregistré une série de questions à poser à des inconnus. Ils ont ensuite envoyé ces questions sur les téléphones des membres du public et ont attendu une réponse... À la fin de l'expérience, le public a reçu l'enregistrement des réflexions que leurs échanges de messages avaient suscitées parmi le groupe d'adolescent-e-s.

MR: À Nyon, vous comptez commencer à développer une version française de *Body of Knowledge* qui sera présentée en 2021...

SH: Je me réjouis beaucoup de travailler à Nyon. Je suis impatiente d'établir des liens avec des adolescent-e-s de la région sur une plus longue période au fil de plusieurs ateliers. C'est un privilège d'avoir l'opportunité d'approfondir le potentiel de ce projet ainsi que son engagement social. Il permettra d'étudier ensemble les bouleversements sismiques qui ont lieu sur le plan social autant que politique, pour construire de nouvelles relations.

Maria Rößler est dramaturge indépendante et curatrice dans le domaine des arts performatifs. Elle vit à Berlin.

Entretien traduit de l'anglais par AJS Craker.

